

notre homme jouissait dans tout le Vivarais d'une réputation de guérisseur comparable à celle des saints les plus fêtés, à laquelle contribuait son désintérêt bien connu. L'abbé Velay avait en lui une grande confiance, mais c'est en vain qu'il essaya plusieurs fois de le faire parler. Mon digne précepteur croyait avoir néanmoins puisé une foule d'utiles indications dans ses visites fréquentes au Tanargue et, avec le supplément de ses propres observations, il se croyait possesseur de moyens efficaces pour guérir la plupart des maladies. Les simples qui croissent sur les cimes jouaient un grand rôle dans sa pharmacopée, et je me souviens fort bien que l'arnica, la digitale, la reine des prés, la valériane, l'airelle myrtille et la grande gentiane à fleurs jaunes y tenaient le premier rang.

Par suite de cette disposition d'esprit de mon précepteur, tout le monde à la maison devait être ferré sur les spécifiques végétaux et on lui eût fait beaucoup de peine si l'on se fût montré sur ce point oublious de ses leçons. Le digne abbé s'estimait heureux d'être né en Vivarais à cause de la situation privilégiée de ce pays pour l'étude de la botanique. Il faisait observer qu'on pouvait, en remontant lentement du Bourg-Saint-Andéol au Mèzenc, assister à un printemps quasi perpétuel, puisque les cerises, qu'on mange parfois dès le commencement de mai dans la région du Bourg et de Viviers, ne mûrissent qu'au mois d'août au sommet des Cévennes, et qu'on y recueille des fraises encore plus tard. Il soutenait que les végétaux étaient, avec les orages, les grands purificateurs de l'atmosphère, en faisant, sans qu'on sache comment, la contrepartie de la respiration des hommes et des animaux, ce que les savants ont expliqué depuis, en disant que les plantes s'assimilent le carbone que nous expirons et nous livrent l'oxygène qui va revivifier le sang dans